

LE ZIG-ZAG

JOURNAL HEBDOMADAIRE

LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE, FANTAISISTE ET HUMORISTIQUE

Paraissant tous les Dimanches

« Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux. »

« Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux. »



RÉDACTEUR EN CHEF :

M. TOUT LE MONDE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

95, RUE MOLIERE, 95

ABONNEMENTS :

Rhône et départements limitrophes : Un an, 7 fr. ; — 6 mois, 4 fr. ; — Trois mois, 2 fr. 50
Départements : Un an, 8 fr. 50 ; — 6 mois, 5 fr. ; — Trois mois, 3 fr.

Etranger le port en sus. — Envoyer montant de l'abonnement en mandat ou timbres-poste.

Les Annonces se traitent de gré à gré

Pour toutes demandes d'abonnements, renseignements et communications

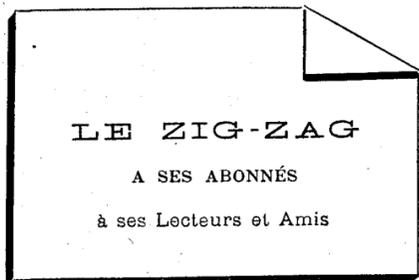
S'ADRESSER A L'ADMINISTRATEUR : ERUAL

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont deux exemplaires seront remis à la Direction.

BOITE : Rue Constantine, 15.

SOMMAIRE

Bonne année, Aymé Delyon. — Sonnet, Junior. — Un emprisonnement, A. Brébion. — C'est toi la poésie, Léonce. — Mémoires d'un Papillon, T. Dupoyé. — Profession de foi, Nilrève. — La Fashion, Erual. — Ce qui nous tue, Gh. Furster. — Revue des Théâtres, Ladiéze. — Téléphone. Feuilleton : Un mariage à la vapeur. — Cirque Rancy.



Bonne Année!

Bonne année! Bonne année!.... Ces mots, avec les variantes obligées, se disent, se chantent, s'écrivent, se récitent dans tous les tons, de tous côtés, au milieu des pluies de fleurs, de cartes, de papillotes, et celles-ci prennent sur les tables les proportions alléchantes et par-là même très fragiles de pyramides sucrées!

Et les cadeaux! les objets de prix, les souvenirs, les brimborions, les joujoux, les bijoux, les mille petits riens adorables.

Que d'entrain! de joie! de sourires! d'éblouissements! Que de belles choses nous voudrions offrir à nos lecteurs, à ces lecteurs aimables dont l'empressement, le bon accueil, sont pour nous la meilleure préface d'une excellente durée.

Mais ces chers lecteurs sont si nombreux déjà et si comblés par les leurs! Nous restons impuissants, nous bornant à leur offrir des vœux plus chaleureux, plus sincères que ne peut l'exprimer notre plume. Que dire, redire, répéter sans cesse aux heureux de la terre? Sinon nous unir à leur joie, puis souhaiter la continuation du bonheur.

Là, une remarque est à faire, non pas nouvelle, même fastidieuse pour beaucoup; et, pourtant tout simplement humaine.

Je ne retracerai point ici le tableau navrant de la douleur contrastant avec la joie en ces jours de fête; d'autres l'ont peint trop magistralement, rien ne reste à ajouter.

Je veux vous redire ce seul mot : n'oubliez pas les pauvres!

Tant d'argent se dépense sans utilité aucune! Sans doute, il paraît agréable de se soustraire parfois à une économie sévère, de faire ce qu'on appelle *des folies permises*. Vous le direz tout à l'heure pour un colifichet coûteux pour une fantaisie ruineuse : Bah! une fois, en passant! Un peu plus, un peu moins!

Eh bien! faites, et en même temps, donnez par-ci, par-là; laissez tomber dans la sébille ce joli mot : Bonne année! avec un bruit argentin.

Les enfants choyés voient remplacer les joujoux de l'année dernière. On relègue au loin la brouette qui n'a plus qu'une roue, la poupée aveuglée, le tambour sans baguettes; réunissez cela pour les petits enfants privés des grands-papas, des amis, des aînés qui achètent des bibelots. A ces inaccoutumés des splendeurs quelques objets informes créeront un aussi beau jour de l'an que les brillants jouets aux petits gâtés.

Il me souvient d'une toute petite fille qui s'était bâti pour poupée un objet inqualifiable. Une bille de son frère, enveloppée

dans un chiffon, formait la tête; deux bigoudis, trouvés je n'ai pu savoir où, étaient les jambes; une longue allumette ficelée en travers représentait les bras. La petite câlinaït cet objet sans nom, et je la portai au troisième ciel en remplaçant son mannequin par un bébé manchot et sans perruque; pendant un an la poupée de carton fut adorée avec une ferveur dont je regrettais qu'elle ne se put rendre compte.

Enfin, ami lecteurs, puisque notre *Zig-Zag* doit vous reconnaître si courtois à son égard, il ose se faire souhaiter par vous toutes les forces pour soutenir ses courses à travers le monde; surtout l'entrain nécessaires pour lui assurer vos constantes faveurs. C'est son vœu le plus cher.

Aymé DELYON.



SONNET

*J'avais rêvé jadis que, la main dans la main,
Ensemble nous pourrions traverser cette vie!
A deux, la route est courte, et quand l'amour convie,
On s'avance joyeux, sans peur du lendemain!*

*Enfin! j'avais compté sans le cruel Destin
Qui se plaît à briser nos cœurs à fantaisie,
Nous apprenant qu'amour, jeunesse et poésie
Sont des illusions compagnes du matin!*

*Un siècle positif n'interrompt pas sa course!
La loi, c'est le succès, et son Dieu, c'est la Bourse!
Les sentiments, pour lui, sont des hôtes lassants.*

*Son entrée aux rêveurs demeure à jamais close!
Arrière, pauvres gens! à qui personne n'ose
Jeter un peu de pain, comme aux pauvres passants!*

E. MERCIER.



UN EMPOISONNEMENT

Paul Daret n'était, certes pas un mauvais garçon, malgré son air poseur et sa manie des grandeurs; au fond, c'était un bon camarade auquel on aurait plus volontiers pardonné ses défauts, s'il n'avait pas joint à ces deux travers de caractère la sottise présomption d'être irrésistible près des femmes, et de n'avoir jamais été dupe d'aucune d'elles, au quartier latin.

Paul s'occupait de littérature; une petite comédie en deux actes, qu'à force d'intrigues et d'obsessions il était parvenu à faire accepter et jouer à Cluny, l'avait bouffi de vanité. Il fallait l'entendre raconter avec un aplomb imperturbable, que lui, bien loin de faire la moindre démarche près du directeur, s'était vu supplier de lui confier son scénario.

L'œuvre avait du bon; l'intrigue simple et assez bien charpentée promettait pour l'avenir de l'auteur. La pièce eut du succès; pendant le mois qu'elle occupa l'affiche, chaque soir, sous prétexte d'applaudir un ami, on fit au théâtre un chahut à rendre enragé les bourgeois du quartier.

Paul, bien entendu, ne ratait pas une représentation; sa paternité de la comédie lui avait ouvert les coulisses, faveur qu'il avait longtemps ambitionnée; il y passait son temps à discourir sur les avantages de la vertu, de l'amour et de la beauté, avec la jeune première, l'ingénue et surtout avec ces bonnes filles de figurantes, comédiennes improvisées qui, lorsque la direction n'a plus besoin de leurs services ne dédaignent point de servir des bocks dans les brasseries de la rive gauche, prêtes à remonter sur les planches au premier signal.

Paul devait avoir une intrigue amoureuse? on ne le voyait plus au cercle de *La France chevelue*; les quelques rares fois qu'il y paraissait, sa sortie suivait de près son entrée. Il ne causait plus littérature, lui qui peu de temps avant, se comparait volontiers à Banières, traitait Augier de copain et tapait sur le crâne du docteur Sarcey; lui qui assourdissait tout le monde de son pathos et quittait la réunion le dernier, était devenu inquiet, préoccupé, presque sournois; il répondait par monosyllabes quand on l'interrogeait sur sa nouvelle manière d'être, et s'éclipsait tout de suite.

— Paul s'est lai sé pincer et il en tient rudement pour quelque vestale de Cluny, nous dit Lousteau, un jour que Paul nous avait paru plus mystérieux que de coutume. Qui diable peut être la femme qui nous l'a changé ainsi? c'est insensé que la conduite de cet animal! Depuis trois semaines, on ne sait où le prendre et personne ne connaît l'objet de sa flamme. Pour ma part, je ne sais, mais je parierais volontiers qu'avant la fin du mois, nous sommes le 20, sa lune de miel savourée, Paul rassasié rentrera dans sa coquille.

Huit jours après, vers dix heures du matin, je rencontrais Paul cherchant son équilibre, place de la Sorbonne.

— Comment, toi ici, à ces heures? et ta folle passion?

— Ah mon cher! si tu savais ce qui m'est arrivé hier soir... l'amour avec une cabotine... Ah! bien oui... je suis un idiot de m'être laissé pincer aux grimaces d'Eva d'Irbeau, une femme que tout le monde connaît au quartier; j'ai été assez bête pour en tomber amoureux fou, positivement fou.

— Elle n'a point voulu de toi?

— Comment, mais elle a singé l'amour; pour la forme, elle m'a fait poser quatre ou cinq jours, et nous avons vécu ensemble; elle me cramponnait, je me suis laissé faire, je l'aimais.

Hier soir, restant chez nous, Eva, sans raison, me fait une scène absurde sous prétexte que je restais trop avec les figurantes; elle me dit qu'elle était trop bête de s'attacher à moi qui ne lui donnais rien, que je la trompais, que je ne l'aimais plus, et elle sanglotta, sanglotta!...

Je ne sais pourquoi, agacé, je restais insensible à cette douleur qui sonnait faux; ce que voyant, Eva se leva, prit dans un tiroir un flacon bleu, le déboucha, en avala le contenu, et se laissa tomber, me disant qu'elle venait de s'empoisonner avec du laudanum.

Perdant la tête, je saisis Eva dans mes bras, la jetai sur son lit, et comme un fou, je me précipitai dans l'escalier en criant: « Au secours! ma femme vient de se tuer! »

On accourt ; un médecin qui habite la maison arrive, regarde la malade qui se tordait, demande le flacon, respire son contenu et paraît étonné. Il l'expose à la lumière, puis en verse une goutte dans sa main... « Mais c'est de l'huile de foie de morue ! » me dit-il en riant.

Je n'en entendis point davantage ; furieux, je m'élançai dehors, je courus, et j'ai bu toute la nuit pour oublier cette fille.

ANTOINE BRÉBRION.



C'EST TOI, LA POÉSIE...

Tu m'as redemandé des vers, ô ma maîtresse ; —
Pourquoi faire des vers ? Muse, dors à ton tour,
Le rythme le plus doux qui vienne et me caresse,
C'est le rythme berceur d'un doux baiser d'Amour.

Pourquoi faire des vers ? Ton corps est un poème
Dont je lis chaque ligne en un bruit de baisers ;
Pourquoi faire des vers ? Ce serait un blasphème
D'oser porter ailleurs un instant mes pensées.

Mes pensées sont pour toi, rien que pour toi, mignonne,
Ils vont à toi comme un grand fleuve dans la mer,
A toi, livre d'amour, qu'un Dieu d'Amour me donne,
Dont les vers frissonnants sont gravés dans la chair.

Je le prends à genoux. Je l'emporte et je l'aime
Comme un tigre jaloux qui cache ses petits,
Et ton cœur est à moi, comme ton corps lui-même
Que j'épelaï hier et qu'aujourd'hui je lis.

Ce que je sais, mignonne, et ce que je peux dire
Je le tire de lui, mon auteur favori ;
Et les vers qu'au sortir d'un enivrant délire,
Cavales hennissants, je lance à l'Infini,

Ne sont que les échos affaiblis de mes fièvres,
De voluptés sans nom, de nos plaisirs divins,
De ton amour, de tes baisers à pleines lèvres,
Sonores comme un chant religieux du matin.

De ta longue caresse échauffante, de flamme ;
Tu m'as donné, vois-tu, le breuvage des forts :
J'ai fait chanter mon rêve aux appels de ton âme
Et je suis devenu poète sans efforts.

Faire des vers ! non pas ! Les redire... peut-être
C'est toi qui les inspires et c'est toi qui les fais ;
La cause est dans ton cœur, je ne suis que l'effet ;
C'est toi, la poésie, et c'est ton seul maître.

LÉONCE.

FEUILLETON DU ZIG-ZAG

UN MARIAGE A LA VAPEUR

Saynète en 1 acte.

SCÈNE PREMIÈRE

Un Volontaire d'un an, entrant en nage et débouillant sa tunique.

Emballé, le dernier exercice !... J'ai mouillé ma dernière flanelle ! Ni-i, ni-i ! c'est l'adjutant Machard qui faisait un nez, quand je lui ai tiré ma révérence !... Et le sergent Cornet, c'te balle !... Enfin la voilà bouclée, cette année terrible, comme dit Victor Hugo, qui fait froid dans le dos à toutes les familles !... Mince d'héroïsme !... Je quitte Draguignan demain soir, après les adieux dûment humectés. Ce sera sans regrets... Non, pourtant ! Je verserai un pleur sur ma délicieuse propriétaire, Mme Ambroisine, un nom à souhait pour une veuve qui ne cache point les 25 ans qu'elle ne porte pas et qui est sage, sérieuse, modeste !... Franchement, la séparation sera cruelle... Au fait, où est-elle ce matin ?

SCÈNE II

Le Volontaire. Mme Ambroisine, en toilette de mariée

LE VOLONTAIRE. — Ah bah !... « Dame de ce logis, que vois-je ici paraitre ?... » (Chantant) : « C'est la petite mariée-é-é-e ! » (Avec émotion) Madame Ambroisine, est-ce que vous reconvoqueriez, comme ça, sans crier gare ?...

MME AMBROISINE. — Non, Monsieur Paul, c'est un projet... abandonné !...



MÉMOIRES D'UN PAPILLON

Je suis sûr, chers lecteurs, qu'en lisant ce titre : *Mémoires d'un Papillon*, vous avez dû bien rire, tellement cela vous semblait prétentieux. Un papillon écrivant ses mémoires, quelle misère ! mais que peut bien avoir à dire un insecte dont la vie est si courte ? Rassurez-vous, ce n'est pas de moi dont je veux vous entretenir : mes mémoires ne seront que la narration de ces mille petits drames intimes qui se passent chez toutes ces belles fleurs que vous ne connaissez que de nom, et dont je suis le favori le plus intime.

Je vous dirai d'abord que les fleurs pensent, qu'elles parlent et quelquefois même raisonnent très sagement ; mais, afin que vous ne me taxiez pas d'exagération, je vais, à l'appui de mon dire, vous conter une petite, toute petite histoire.

L'autre jour, une méchante averse me surprit au milieu d'un jardin. Vite, je me cachai sous un énorme rosier où j'avais coutume d'aller chaque jour faire ma sieste ; là, blotti sous une large feuille, je me mis à songer. Bientôt l'averse dégénéra en une véritable ondée ; jamais je n'avais vu tant pleuvoir, et, malgré mon grand courage, je fus pris d'une belle frayeur ; l'histoire d'un certain déluge où mon beau-père avait perdu la vie me revint à la mémoire et me fit trembler de toutes mes ailes. Mon rosier ne fut bientôt plus habitable, chaque feuille était une gouttière. Il me fallut absolument chercher un abri plus sûr contre l'inondation. J'avisais alors, tout au bout du jardin, un petit pavillon ; je résolus de m'y rendre, profitant d'un moment où la pluie tombait moins fort. Je secoue mes ailes mouillées et vole au nouveau refuge. O bonheur ! une croisée ouverte me permet de voir une adorable petite chambre ; puis, au milieu, un joli guéridon et un énorme bouquet. C'était, pour un papillon, une tentation trop forte ; sans réfléchir au danger que je courais, j'entrais résolument, après m'être assuré que j'étais complètement seul ; je m'approchais doucement, bien doucement, du bouquet, et me mis en devoir de butiner comme un vrai polisson.

Mais quelle ne fut pas ma surprise d'entendre s'échapper du milieu de ces belles fleurs un gros soupir douloureux ! Curieux comme l'est tout papillon, je m'approchai pour reconnaître la cause de ce soupir et j'entendis distinctement la conversation suivante entre une jolie Marguerite et un mignon Réséda :

— Tu pleures, disait le Réséda, tu as donc un gros chagrin ?

— C'est que je me vois si seule depuis que j'ai quitté mes compagnes : je me souviens toujours comme elles se sont désolées en me voyant partir ; toutes auraient voulu me suivre. Ah ! que je serais heureux si je les avais près de moi. Voilà pourquoi je me désespère. Mais, mon petit Réséda, ne souffres-tu pas d'être seul en ce bouquet. Comment as-tu été cueilli ?

Le Réséda ouvrit toute large ses fines pétales et dit en rougissant :

— J'aurais peut-être été épargné, mais, en voyant qu'on allait te

LE VOLONTAIRE. — Il l'a été bien tard, puisque... vous voilà en toilette de noce...

MME AMBROISINE. — Mon Dieu ! oui !

LE VOLONTAIRE. — Vous venez de la mairie, de ce pas ?

MME AMBROISINE. — Vous avez deviné... (Elle pleure).

LE VOLONTAIRE, touché (musique à l'orchestre). — Ah ! vous pleurez ?... Madame Ambroisine. Que s'est-il donc passé ? puis-je savoir ? ce n'est pas par curiosité, je vous jure...

MME AMBROISINE. — Eh bien, voici ! Depuis six mois, j'étais demandée en mariage par deux prétendants, ni vieux ni jeunes, ni bruns ni blonds, ni sots ni spirituels, ni riches ni pauvres, tous les deux dans la note moyenne, enfin de vrais maris de veuve !... Leur prévenances étaient égales, leurs protestations d'éternel dévouement paraissaient sincères de part et d'autre : j'hésitai longtemps, ne me sentant d'attrait pour aucun d'eux... Puis, je réfléchis à la situation délicate qui est faite, dans le monde, aux jeunes femmes isolées... Le besoin d'être entourée fit le reste... Bref, j'acceptai l'idée de me remarier et j'accueillis la demande du premier en date.

LE VOLONTAIRE. — Oh ! ils avaient pris inscription ?

MME AMBROISINE. — Ce matin, je partais à son bras, un peu émue, mais ferme et décidée à dire : oui !... Nous arrivons à la mairie, qui était pleine de monde : il paraît que les mariages donnaient fort, aujourd'hui.

Mon futur, qui avait pris chaud en venant, avait déposé son pardessus au vestiaire. Après un moment d'attente, gagné aussi par l'émotion, pénétré par la fraîcheur de l'immense salle, où l'on mariait, mariait sans cesse, mon futur voulait remettre son pardessus... Il n'était pas sorti depuis une minute, que j'entendis une discussion s'élever dans le vestibule, entre lui, et mon deuxième prétendant lui-même, qui criait : « Port illégal de décoration !... Port illégal, oui, monsieur ! vous êtes justiciable des tribunaux !... »

Alors, j'ai perdu la tête, j'ai poussé un cri, et c'est à travers un

separer de nous, je me suis levé tout droit sur ma tige prêt à te défendre ou à mourir comme toi. Je me mis à embaumer si fort que la main qui t'avait cueillie vint me prendre à mon tour. Comme pour toi, mes amis pleuraient en me voyant partir ; ma petite sœur la Violette, surtout, se désolait ; pourtant elle n'osa me reprocher mon abandon et, s'étant approché pour m'embrasser : « Pars, me dit-elle, puisses-tu être récompensé de ton dévouement à notre belle amie. »

Puis ayant parlé, le Réséda poussa lui aussi un gros soupir et redressant sa fière tête regarda la Marguerite avec tant d'admiration, que celle-ci en fut toute troublée ;

— Merci, ami, dit-elle, en donnant à sa voix une inflexion plus douce, merci pour ton généreux sacrifice ; hélas ! il est inutile, puisqu'il ne nous reste plus qu'à mourir, et c'est une peine de plus pour moi de savoir que ma mort entraîne la tienne. Et la Marguerite pleura.

— Ne pleurez pas, petite sœur, vous n'avez nullement à vous reprocher ma mort, mes jours étant comptés. Grâce à moi, ma chère Marguerite, vous pourrez, avant de mourir, causer de ceux que vous avez aimés, je vous parlerai aussi des miens et nos derniers moments seront moins cruels.

Malheureusement, je ne pus en entendre davantage, car, au bruit que fit la porte en s'ouvrant, je me précipitai vivement dans le jardin. La pluie avait cessé, un gai rayon de soleil commençait à percer à travers de gros nuages, et j'allais de fleur en fleur raconter le dévouement du Réséda.

T. DUPOYÉ.



PROFESSION DE FOI

Indra ni Jupiter, Osiris, Jéhovah,
Allah pas plus qu'Odin, aucun d'eux ne me va.
Dieux par trop compliqués, d'allure familière,
On les a si souvent en marbre, en bois, en pierre,
Façonnés, retournés, grandis, rapetissés,
Pour les besoins du temps, — ou des intéressés, —
Qu' alors leur ressemblance avec l'homme est trop forte.

Le Dieu de ma raison n'est pas de cette sorte.
Je ne l'ai jamais vu ; je ne sais pas comment
Il pense, agit ; — s'il est ou sévère ou clément ;
S'il aime la fumée, ou s'il est latiniste...
Mais je suis sûr qu'il est, comme il sait que j'existe :
C'est tout. Je n'ai jamais besoin pour le prier
De le trouver bien peint sur un bout de papier.
Tourné vers le ciel bleu, seul, debout, en silence.
C'est dans l'immensité que je cherche l'Immense !

NOËL NILREM.

nuage que j'ai vu mon futur emmené par deux gendarmes... Quelques instants après je me trouvais dans un petit salon, où la concierge de la mairie m'épongeait les tempes avec du vinaigre... Dès que j'ai pu me tenir debout, j'ai repris le chemin de chez moi... et me voici... (Elle pleure). Jamais je n'épouserai un homme qui aura été en prison-hon-hon-hon !

LE VOLONTAIRE, lui prenant la main. — Ma pauvre petite propriétaire !... (après une pause) Brrr ! Et moi qui oubliais de changer de flanelle !... Cette histoire de décoration illégale m'a littéralement glacé !... (Il se précipite dans une alcôve au fond)

SCÈNE III

Mme Ambroisine, Deuxième Prétendant.

DEUXIÈME PRÉTENDANT, à part. — Elle est seule... seule et éplorée... éplorée et chargée de courroux contre l'homme qui l'a humiliée !... J'arrive à l'instant psychologique... (Haut) Madame !...

MME AMBROISINE, tressautant. — Oh ! c'est vous, monsieur ? Vous m'avez fait une peur...

DEUXIÈME PRÉTENDANT. — Tel n'était pas mon dessein, chère madame, je vous le jure ! Apprenant votre détermination de mettre fin à un indigne projet d'union — détermination que toute conscience honnête ne saurait trop approuver ! — je viens de nouveau mettre à vos pieds un cœur... qui n'a pas cessé un instant de vous appartenir !... (Humblement) Serai-je plus heureux cette fois ?... Ce contentement, si ardemment désiré, sortira-t-il de vos lèvres ? (Il tombe à ses genoux)...

MME AMBROISINE (après une pause). — Eh bien !... oui !...

DEUXIÈME PRÉTENDANT, lui baisant la main. — « O jour trois fois heureux !... »

(A suivre).

A TRAVERS LA FASHION

Quelle luxe de soies chatoyantes !

Cette année emporte le satin uni dans l'oubli des âges fashionables. Donc, *Requiem* pour le satin : on l'use ! La faye « jadis » commençant à servir de support timide au velours ottoman ciselé au lampas, lequel, il y a un siècle comme aujourd'hui, couvre nos sièges. La faye, vu ses bons services, probablement, se porte seule, s'étale sur le macadam et aux diners privés, aussi triomphalement qu'il y a dix ans.

Des lampas, des velours ciselés, les vêtements s'édifient au goût, au choix de l'élégante. Comme pour les meubles, tout étant de mise, c'est la femme qui fait la robe. Ces draps de soies littéralement, convenant tous et à toutes les personnes élancées, peuvent avec ces étoffes, se permettre des coquillés et des bouillonnés. Une autre femme de taille ordinaire sera parfaitement parée d'une magistrale draperie. L'étoffe déjà lourde, s'impose d'elle-même et enjolive, chose importante. Ceci est d'une réelle économie, et à ce propos, un mot d'un gavroche nous revient.

A l'aperçu d'une belle à tous crins, s'étalant dans un panier, qu'elle conduisait avec chic, le gavroche planté tout droit s'écria de son fausset de coq matineux :

— Là, c'est n'est pas le panier qui est cher, c'est la sa-la-a-a-de !...

Ici, la salade ne sera pas chère, vu que ses majeures dimensions lui permettent de se passer d'assaisonnement. C'est la réflexion qui nous surgit au simple aperçu des splendides costumes étalés à l'envie chez Mme Martin, 38, rue de l'Hôtel-de-Ville.

C'est chez cette couturière fashionable que l'on trouve ces robes de soirées et robes de ville que nous détaillerons dans notre plus prochain numéro.

ERUAL

CE QUI NOUS TUE

Ce qui fait l'âme étroite et la lèvres sceptique,
Ce qui livre le cœur au lourd spleen étouffant,
C'est de n'avoir aimé, lorsqu'on était enfant,
Ni berceau, ni maison, ni foyer domestique.

Ce qui courbe le front sous d'étranges torpeurs,
Ce qui brise l'esprit sans que l'âme renaisse,
C'est de n'avoir connu, dans sa verte jeunesse,
Que de fausses amours, que des plaisirs trompeurs.

Ah ! c'est là notre mal ! c'est la plaie éternelle,
C'est l'éternel vautour qui ronge notre chair :
Rien ne mouille nos yeux, rien ne nous reste cher,
Ni village natal, ni maison paternelle.

Et nous nous en allons, seuls, sans un souvenir,
Seuls, sans un rêve pur, seuls, sans un viatique,
Et nous passons ainsi, la lèvres sarcastique,
Ne pouvant plus aimer, ne sachant plus bénir !

Charles FUNSTER.



REVUE DES THÉÂTRES

L'ouverture de la saison théâtrale à Lyon, après un pénible enfantement et de nombreuses difficultés pour trouver un directeur assez courageux pour aborder de front l'écrasant cahier des charges imposé par la municipalité, a eu lieu bien tardivement. C'est au 1^{er} octobre seulement que la saison a été inaugurée par M. A. Dufour — directeur du Grand-Théâtre et des Célestins — par les *Cloches de Corneville*, sur la scène des Célestins. Le concours de M. Milher et de Mlle Wanghell, deux étoiles parisiennes spécialement engagées pour cette pièce à joyeux carillons, et une excellente interprétation d'ensemble, avec le brillant orchestre du maestro Luigini, ont fait salle comble sans interruption. Le succès s'est continué et affirmé d'une manière éclatante par la charmante et délicieuse opérette d'Audran, *La Mascotte*, montée avec un soin parfait et interprétée supérieurement par des artistes de talent comme Tauffenberger, Jourdan, Reine, Mlle Cottin, et plus tard, Mlle Paola Marié dont la grâce, le charme et la verve endiablée, dans le rôle de la Mascotte, ont fixé pour longtemps le succès sur la scène des Célestins. Pour avoir changé sa Mascotte, M. Dufour n'a pas perdu son heureuse veine ! Près de cinquante représentations n'ont point lassé le public qui s'est fait un plaisir de venir plusieurs fois entendre et applaudir la charmante Bettina et son brillant entourage.

La troupe dramatique de cet heureux théâtre qui a les faveurs du public, a fait ses débuts dans la pièce : *115, Rue Pigalle*, un imbroglio des plus amusants qui a obtenu un grand succès à Paris, au théâtre Cluny. — Succès de franche gaité et bonne interprétation.

Le *Truc d'Arthur*, comédie nouvelle en 3 actes, de Chivot et Duru, a emporté un franc succès de rire avec MM. Montcavrel, Mercier et Reine, l'amusant Laurent XVII de la *Mascotte*. La *Chanson de Fortunio* cette délicieuse opérette et fraîche idylle, ce petit chef-d'œuvre d'Offenbach, alternant avec la *Mascotte* nous a donné l'occasion d'applaudir à nouveau Mlle Paola Marié dans le rôle de l'amoureux transi Valentin, ainsi que les autres principaux interprètes de la *Mascotte*, cette dernière opérette a fait place sur l'affiche à la reprise des *Mousquetaires au Couvent* ; c'est un succès ajouté à un autre, et qui prolonge la série des belles et fructueuses représentations dont tout se retire satisfait, directeur et public. Heureux M. Dufour !

A la même date que les Célestins, le Théâtre-Bellecour, sous la direction de M. Teyssyre, a ouvert ses portes avec *Nana*, le drame naturaliste tiré du roman de Zola et mis à la scène par M. William Busnach. A côté de l'œuvre, qui est médiocre, mauvaise même, l'interprétation s'est trouvée excellente, tout à fait hors ligne grâce au concours de Mlle Patry, très émouvante dans le rôle de Nana, et de MM. Montal, Montigny, Hebert et Courcelles. A l'aide de ces brillants interprètes, du luxe des décors et de la mise en scène, ce drame a fait salle comble. La direction en a profité pour monter avec beaucoup de soin la *Fille de madame Angot*, l'immortelle et légendaire opérette de Lecocq, qui a obtenu un succès justifié par d'aussi excellents interprètes que Mme Mary-Albert, la gracieuse actrice des Bouffes parisiens, Mme de Kersey, et MM. Marcellin, Dupuis et Mercadier.

M. Lévy, l'intelligent chef d'orchestre de ce théâtre, a su réunir avec beaucoup de talent tous les éléments nécessaires pour former un ensemble qui ne laisse rien à désirer comme masses chorales et instrumentales.

La *Petite Mariée* qui a succédé à la *Fille de Madame Angot*, avec la gracieuse Mme Mary-Albert dans le rôle de Graziella ; M. Marcellin dans celui de San-Carlo, et M. Arsendaux dans le rôle du Podestat, a été un brillant et nouveau succès pour la direction, et a fourni une série honorable de représentations malheureusement trop tôt interrompues par le départ de la chamante diva pour le Caire, et de M. Marcellin rappelé à Paris. — Passant de l'opérette au drame et au vaudeville, le théâtre Bellecour nous a donné ensuite : *les Crochets du père Martin* et *le Cabinet Piperlin*. Cette dernière pièce est une très amusante comédie-bouffe de MM. Raymond et Buram, fortement épicée, pleine d'incidents comiques, de péripéties émouvantes et de joyeusetés vertement salées. On y a ri de bon cœur.

La *Tour de Nesle*, le fameux drame d'A. Dumas, nous a permis d'admirer et d'applaudir Mme Marie-Laurent, la grande actrice parisienne, dans le rôle célèbre de Marguerite de Bourgogne, et M. Teyssyre dans celui d'Orsini. Nous avons eu aussi *Cartouche* ou *le Roi des Voleurs*, le grand drame de Dennery, qui a été un grand succès pour M. Valter ; puis, de l'actualité, le *Lycée de jeunes Filles*, grand succès parisien, œuvre de M. Brisson, un jeune, qui a semé dans les quatre actes de ce vaudeville-opérette des situations impossibles, des cascades grotesques, des bons mots souvent et de l'esprit quelquefois. Cet imbroglio bouffon a provoqué le rire, et cela suffit pour désarmer la critique et assurer le succès de la pièce.

Enfin, toujours soucieuse de mériter la sympathie du public lyonnais, privé depuis longtemps de tout spectacle lyrique et condamné à l'opérette à perpétuité, la direction du Théâtre-Bellecour, sous l'intelligente et nouvelle impulsion de M. L. Maurrel, administrateur-général, a eu l'heureuse pensée et la bonne fortune d'engager une troupe italienne pour une série de représentations de grand opéra qui a commencé le mardi 12 décembre par la représentation du *Ballo in maschera*, de Verdi. Notre prochaine revue donnera un compte-rendu détaillé des opéras que cette excellente troupe nous a déjà fait entendre et dont le répertoire comprend : *Il Trovatore*, *Rigoletto*, *la Favorita*, *la Traviata*, *Lucia*, *Norma*, *Poliuto*, *Ernani*, e.c., etc... Bornons-nous à constater les bravos enthousiastes qui ont accueilli Mmes *Carolina Ferni* et *Alborin*, le ténor *Abrugnedo* et le baryton *Giraldoni*, dont la réputation et le talent sont au-dessus de tout éloge.

Au Grand-Théâtre, après les scènes tragico-burlesques qui ont inauguré son ouverture, avec accompagnement de huées et sifflets formidables et des cris réclamant la « subvention » si imprudemment retirée à notre première scène par la municipalité, les premières représentations du *Tour du monde* ont eu des débuts pénibles. Cette pièce à tableaux féériques, dont les décors sont venus s'user sur presque toutes nos scènes de province, a fait à peu près son *tour de France*. Cependant, convenablement montée et jouée par de bons interprètes, elle est parvenue à atteindre un succès qui n'a fait que s'affirmer par la suite, et le *Tour du monde* a tenu fort vaillamment l'affiche pendant plus d'un mois. *Les Exilés*, le drame à grand spectacle de M. V. Sar-

dou, avec la mise en scène de la Porte-Saint-Martin, a succédé au *Tour du monde* et permettra à la direction de préparer la féerie de *Peau-d'Ane*, qui sera précédée elle-même de *Patrie*.

Cette grande féerie de *Peau-d'Ane* sera montée avec un grand luxe de décors et une mise en scène des plus soignées. Espérons que le public, reconnaissant des efforts que fait M. Dufour pour le distraire et le consoler de la subvention, accourra en foule à *Peau-d'Ane* et y prendra un plaisir extrême, comme cet excellent Lafontaine. Dans tous les cas, ce ne sont pas les bébés et les enfants qui s'en plaindront, et nous non plus.

Citons pour mémoire seulement la tentative faite par le théâtre des Variétés, aux Brotteaux, pour donner quelques représentations qui n'ont pas été heureuses ni fructueuses pour la direction Dornay-Saligny. Il y avait cependant dans la troupe formée à la hâte quelques bons éléments que nous aimerions à voir sur une meilleure scène, entre autres, M. Mure, qui a de sérieuses qualités dramatiques, et M. Vernier, que nous avons applaudi dans le rôle de *Mouillebec*, des *Deux Merles blancs*. Salle vide et galeries de *goucs* et de *titis* sérieusement occupés à lancer des trognons de pommes et des pelures d'orange sur les fauteuils d'orchestre, à cracher sur les tubes des rares spectateurs assez téméraires pour se risquer dans cette enceinte glaciale.

Décidément la déveine est continue au théâtre des Variétés, il faut qu'il demande une Mascotte à l'heureux couple Bettina-Pippo, des Célestins.

Nous ne saurions oublier dans cette énumération des spectacles de notre ville, le Cirque Rancy, qui, le premier, alors que nous étions dépourvus de toutes distractions et de tout spectacle, est venu nous charmer par sa belle installation, ses magnifiques écuries et ses artistes hors ligne qu'un public enthousiaste applaudit chaque soir avec frénésie depuis plus de trois mois, sans jamais se lasser. Cela tient, au choix intelligent des artistes, à l'attrait et à la variété d'un programme souvent renouvelé et à la parfaite organisation qui préside à chaque soirée. M. Rancy ne néglige rien pour être agréable à son public, sa devise est : faire toujours mieux, il tient parole et le public Lyonnais sait le reconnaître.

Nous reviendrons du reste sur ce sujet dans un prochain numéro car le Cirque Rancy mérite une mention à part, et l'espace nous manque dans cette longue revue.

LADYÈSE.



ÉCHOS ET NOUVELLES

Après une tentative d'affranchissement, le baron de Coquardeau revient chez sa dompteuse.

— Vous le voyez, lui dit-il d'un ton pénétré, je vous aime toujours... Et vous, Angela ?

Angela, avec âme, en mettant la main sur son cœur et sans s'apercevoir de son lapsus :

— Mon prix est resté le même !

*

Un poète marseillais arrive devant le comité du Théâtre-Français pour lire une pièce en cinq actes.

Au moment de commencer, il se lève et donne silencieusement un mouchoir à chacun de ses juges, en leur disant simplement :

— C'est un drame !

*

Cabassol a été giffé.

— Vous allez vous battre ?

— Me faire tuer ?... jamais !... La vie est un dépôt. Nous sommes des locataires de l'existence...

— Qu'importe ? si l'on vous insulte !

— Nous ne sommes pas chargés des réparations.

ZIG-ZAG.

TÉLÉPHONE

Nous répondrons sous ce titre à toutes demandes de renseignements et à toutes lettres ne contenant pas de timbres pour réponse.

Frière d'envoyer pièces quinze jours à l'avance ; nous sommes inondés de copie.

Ecrire très lisiblement et sur le recto de chaque page seulement.

A nos premiers collaborateurs — Merci de vos sympathiques encouragements, nous insérerons au fur et à mesure. Un peu trop de poésies et pas assez de prose.

Grand Cirque Rancy. — Avenue de Saxe. — Tous les soirs, à 8 heures, grande fête équestre avec le concours de tout le personnel de la troupe.

Les jeudis et dimanches, représentation supplémentaire à 3 heures ; la salle sera éclairée au gaz, et le programme aussi complet qu'aux représentations du soir.

Le Gérant, J.-M. PERRELLON.

LYON. — IMP. P.-M. PERRELLON, GRANDE RUE DE LA GUILLOTIÈRE, 28.

IMMENSES ARRIVAGES. SAISON D'HIVER

Rue de la République, 50
ET
RUE CONFORT, 15

A LA BELLE FERMIÈRE

Rue de la République, 50
ET
RUE CONFORT, 15

VENTE EXCEPTIONNELLE DE

<p>750 1200 850</p>	<p>Complets, genre grand tailleur Valeur réelle, 65 fr., vendu Pardessus ratine, toutes nuances Valeur réelle, 35 fr., vendus Pardessus fantaisie, nouveauté, haute confection Valeur réelle, 65 fr., vendus</p>		<p>50 FR. 25 — 48 —</p>
-----------------------------	--	---	---------------------------------

Rayon spécial de
Vêtements noirs cérémonie
confection soignée

Costumes et Pardessus
Enfants, tout âge, Robes de
chambre, Coins de feu

50, rue de la République et rue Confort, 15

LE TOAST

Récit en vers
PAR HENRI NOEL
Edite par Henri GEORG, libraire-éditeur
rue de la République, 65.

En vente chez les principaux libraires et au bureau du journal. — Prix : 50 centimes.

LES JEUX DU SPHINX

Passe-temps frivole et amusement d'esprit
Par Léon MERLIN

En vente chez l'auteur, à Saint-Etienne, cours Fauriel, maison Barthélemy, et au bureau du journal.

Prix : 1 fr. 50 c.

CHAPELLERIE

Maison RIVIER Soeurs
43, rue Centrale, et rue Hôtel-de-Ville, 80

Mise en vente d'un choix considérable de Chapeaux feutre haute nouveauté, Casquettes en toute forme et à tous prix.

Bonnets grecs et articles fantaisie en tous genres. — Chapeaux pour Dames et Fillettes. — AFFAIRE UNIQUE : Chapeaux feutre, à 3 fr. 60, et Bains de mer, depuis 1 fr.

Découverte humanitaire et providentielle

POUR LA
GUÉRISON RADICALE ET CERTAINE ET SANS DOULEURS
EN MOINS DE 5 A 10 MINUTES

DES MAUX DE DENTS LES PLUS CRUELS

L'Elixir Souverain des Alpes

Composé par J. GOIRAND

PRIX DU FLACON

Grand modèle, 6 fr. — Petit modèle, 3 fr. — Demi-modèle, 2 fr.

Dépôt chez M. ROYER, parfumeur, 2, rue d'Algérie, à Lyon

HENRI GEORG, Libraire

LYON

65, rue de la République, 65

GRAND CHOIX DE

LIVRES D'ÉTRENNES

1883

MÉLANGES DE LITTÉRATURE ET D'ART

Pour paraître prochainement
Prix d'insertion : 2 fr. par page, après réception des manuscrits.

SOUSCRIPTION POPULAIRE

Pour la construction et l'expérience définitives

DE L'APPAREIL ET DU

Ballon dirigeable Pompéien

EXPÉRIMENTÉS

Devant la Presse lyonnaise le 14 octobre 1882

La souscription est divisée en trois classes. Première classe : 20 fr., donnant droit : 1° A une carte permanente, **place réservée**, à toutes les expériences et fêtes du Dirigeable ; 2° Une grande et belle Photographie de l'Appareil et du Ballon dirigeable ; 3° Inscription sur le Livre d'Or.

Deuxième classe : 5 fr., donnant droit : 1° A une carte de **Première** pour une expérience et fête à l'occasion du départ du Ballon dirigeable ; 2° Photographie carte-album de l'Appareil et du Ballon dirigeable ; 3° Inscription sur le Livre d'Or.

Troisième classe : 2 fr., donnant droit : 1° A une Carte d'entrée pour la grande fête à l'occasion du départ du Dirigeable ; 2° Photographie de l'Appareil et du Ballon ; 3° Inscription sur le Livre d'Or.

NOTA. — On peut souscrire pour plusieurs cartes.

ON SOUSCRIT :

Dans les Caisses de la Société Lyonnaise du Crédit au travail, 18, quai de Retz ;

Au bureau de l'Indicateur Henri, rue de l'Hôtel-de-Ville ;

Pompéien, cours de la Liberté, 107 ;

Cogordant, chemisier, cours de Brosses, 1 ;

Pastel, imprimeur, petite rue de Cuir, 10.

Fabrique d'Armes de luxe et de précision

J. MULLER

LYON -- Rue d'Algérie, 20, en face la rue Terme -- LYON

FUSILS DE CHASSE ET CARABINES DE TIRS

Armes de Salon et Revolvers

FOURNITURES POUR LA CHASSE ET LES TIRS

RÉPARATION D'ARMES

Fusil nouveau système, canon Choque Bored à longue portée

FUSILS ANGLAIS

GRAVURE, IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE

PAPETERIE

J. LOBRICHON

GRAVEUR

54, Rue de l'Hôtel-de-Ville, 54 — LYON

CACHETS, TIMBRES SECS ET HUMIDES

Factures, Circulaires, Cartes de Visite, de Commerce, Lettres de Mariage, de Décès.

SPÉCIALITÉ DE TIMBRES EN CAOUTCHOUC

AVIS. — Pour les TIMBRES EN CAOUTCHOUC ne jamais se servir des encres grasses.

ÉTRENNES SCIENTIFIQUES

22, passage de l'Hôtel-Dieu, 22, Lyon

MAISON

BENEVOLO OPTICIEN ET CONSTRUCTEUR

Instruments de Physique

et de mécanique ainsi que toutes les Nouveautés du jour : Phonographes, Téléphones, Télégraphes, Machines électriques et Lampes à incandescence de tous systèmes, Bâteurs et Machines à vapeur, Lanternes magiques, Praxinoscopes, Jumelles de théâtre, etc., etc.

CONSOMMÉ ET PASTILLES CONCENTRÉS

AUX VOLAILLES DE BRESSE

Préparées par NOGUÉS ET C^{IE}

Hôtel des Griffons, à Bourg (Ain)

PRIX-COURANT

Consommé concentré aux Volailles de Bresse		Pastilles concentrées au jus de Volailles	
Le Litre	4 »	La Boîte de 6 Pastilles	1 »
Le Demi-Litre	2 »	— 12 —	1 80
Le Quart de Litre	1 25	— 25 —	3 20
		— 50 —	5 50

Consommé Liqueur au Malaga, la bouteille, 2 fr. 50